

## Sous les auspices de Louis Porcher Encore et toujours la didactique des langues



**Jacques Cortès**

Professeur émérite de l'Université de Rouen, France

Fondateur et Président du GERFLINT

« *Le problème essentiel demeure le même. Il est celui de toute entreprise historique : peut-on saisir, en même temps, d'une façon ou d'une autre, une histoire qui se transforme vite, tient la vedette du fait de ses changements mêmes et de ses spectacles - et une histoire sous-jacente plutôt silencieuse, à coup sûr discrète, quasi insoupçonnée de ses témoins et de ses acteurs et qui se maintient, vaille que vaille contre l'usure obstinée du temps* ». Fernand Braudel<sup>1</sup>

« *L'histoire, au pas lent des fantassins et des savants, des copistes et des paysans, des peintres et des artisans, a rattrapé la planète polaroid qui n'avait que faire du passé* ». Louis Porcher<sup>2</sup>

« *Après tout, même riche d'incomparables potentiels, la langue française n'est pas indispensable. Le monde a bien vécu avant elle. Si elle devait céder la place, ce serait précisément à des langues mieux adaptées aux besoins réels et immédiats de ceux qui la délaisseraient* ». Bernard Kouchner<sup>3</sup>

Dans les « Mélanges » offerts à Jean Peytard<sup>4</sup>, j'ai redécouvert il y a quelques jours un petit texte de Louis Porcher dont le titre sibyllin m'a donné envie de déchiffrer l'énigme posée. Il s'agit d'un oxymore : « La Proximité du lointain », associé par la conjonction et à « la didactique des langues », cette déjà vieille chose que les chevaliers contemporains de l'apocalypse (hélas ils ne sont plus quatre mais des centaines) pensent avoir reçu mission de la part d'instances occultes (mais localisables) de bouter hors de France, et même, accessoirement, de l'Europe et du monde. Le gaspillage, aujourd'hui, notamment de la langue de Molière, est devenu vertu, et, pour se tailler un royaume, un duché ou une simple baronnie dans le partage glorieux de l'espace conceptuel actuellement en gestation, il faut avoir la vaillance ou la sottise de faire une croix sur tout le patrimoine que nous ont laissé nos aïeux (cf. en exergue, la citation de Bernard Kouchner et la comparer aux deux qui la précèdent).

Pour en revenir au titre de Louis Porcher, comprenons donc que la didactique des langues est ce savoir-faire dont nous pensons détenir quelques-uns des secrets depuis fort longtemps, donc très proche de nous, mais qui, d'évidence, s'éloigne de plus en plus pour cause d'inadaptation - disent les adorateurs du progrès - à la société dans laquelle nous vivons désormais. Et Porcher de se référer à Edgar Morin, et notamment à son livre de 1962, *l'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse*<sup>5</sup> où il est question des valeurs qui nous animent. On ne peut qu'être d'accord avec Edgar Morin, sur l'idée qu'il faut « étudier l'esprit du temps, essayer de le décrire, de le circonscrire, d'en repérer les composantes », et admettre entièrement, avec Louis Porcher, que si périlleux soit ce processus, « *c'est un exercice nécessaire parce qu'il constitue l'unique voie le long de laquelle on peut espérer détecter les signes d'évolution encore peu visibles*<sup>6</sup> ».

Il est, dès lors, parfaitement raisonnable que la didactique des langues soit interrogée car - écrit encore Porcher - elle est « inscrite dans les mouvements tectonico-culturels de la planète, les plus profonds depuis longtemps, les plus incertains aussi aux yeux de l'avenir<sup>7</sup> ». Cette métaphore géologique de la tectonique n'est pas simplement là pour sa charge et son charme poétiques. Elle nous entraîne dans le domaine des failles et séismes sociaux alimentés aujourd'hui par une vogue d'autodestruction enthousiaste enflant rapidement comme une vague déferlante de démocratie « candide » et de bons sentiments « superbes ».

Louis Porcher est parfaitement conscient de cela, même si son texte nous ramène presque un quart de siècle en arrière, à une époque où l'on avait encore, Dieu merci, le respect des langues. Nous verrons que ce respect, aujourd'hui, s'est tellement égaré dans le *multi* et le *pluri* qu'il semble vain de parler encore de didactique en ce qui concerne ces dernières, à moins de mettre le curseur de leur enseignement/apprentissage sur autre chose qu'elles-mêmes, ce qui est éventuellement possible en s'élevant à un niveau d'abstraction où ce qui compte, ce sont moins les mots (avec leur histoire, leur morphologie, leur syntaxe, et, d'une façon générale, tout ce qui contribue à leurs jeux rythmiques passionnels dans l'écriture ou dans l'éloquence), que les gens qui les emploient et qui en vivent au quotidien avec leurs manies, leurs lieux communs, leurs façons d'être, leurs étiquetages, leur génie peut-être, leur crétinerie parfois, leur culture en un mot.

Ce qui compte désormais, pour les progressistes, c'est que chacun garde précieusement sa langue maternelle pour accéder aux connaissances véhiculaires de façon enfin démocratique car il serait inadmissible qu'étant corse, breton ou picard, on fût obligé (quelle insulte au bon sens !) de faire ses études en français, donc d'être désavantagé par rapport à un « souchien francophone » qui ne s'est donné que la peine de naître quelque part. Tout cela apparaît en filigrane dans

l'article que j'évoque ici où Porcher fait état de deux tensions : **spatiale** et **temporelle**, pour expliquer les transformations des pratiques culturelles.

### 1. « Les tensions spatiales : entre la planète et le pays »

Pour lui, donc, l'évolution se fait toujours par le renforcement de grands empires corrélé à la multitude proliférante des petites structures. C'est le cas du cinéma (gigantisme des grandes compagnies et efflorescence des petits groupes, des petites salles, des ciné-clubs) ; le cas de la radio (grandes chaînes et multiplication des radios locales), celui encore de la télévision ou de l'édition etc. Il parle donc de simultanéité paradoxale des deux mouvements corrélés, sans qu'on puisse dire si l'un est la cause de l'autre, l'hypothèse la plus vraisemblable consistant à penser qu'une cause unique a engendré les deux phénomènes qui seraient dans ces conditions les deux faces d'une même réalité.

Pour en revenir à la didactique des langues, un mouvement double d'ordre équivalent concernerait également les transformations de la géopolitique linguistique avec l'omniprésence de l'anglais qui se transforme rapidement en une *lingua franca*, c'est-à-dire « *la langue que parle le plus probablement un interlocuteur inconnu que je rencontre quelque part sur la planète*<sup>8</sup> ». Le phénomène évoqué plus haut se concrétiserait donc ici aussi car on constate que « *les langues de moins grande diffusion s'affirment comme cela n'a jamais été le cas dans l'histoire, dans leurs droits comme dans leur légitimité*<sup>9</sup> ». Chaque langue apparaît donc de plus en plus aujourd'hui « comme facteur identitaire et comme instrument de communication à ne plus oublier. Deux réalités se rencontreraient :

- **pour la planète entière**, l'anglais à apprendre et à maîtriser comme seul outil international d'approche de toutes les connaissances véhiculaires ;
- **pour le pays**, une fois décidé, avec la bénédiction de Bernard Kouchner et consorts, que « l'anglais est l'avenir de la francophonie », ne reste plus que le plurilinguisme (éventuellement enrichi de multilinguisme) dans tous ses états avec respect méticuleux des identités, des particularismes, des singularités, des incompatibilités, des discordances, des antagonismes, des dissemblances, des oppositions, tout cela envisagé comme un « éveil enfin admis à la diversité », sorte d'apprentissage tout au long de la vie avec priorité à l'acquisition d'un « vivre-ensemble » n'impliquant rien d'autre que des rapports apaisés de concorde, d'entente, de douceur et d'harmonie.

## 2. « Les tensions temporelles : entre l’immédiat et la longue durée »

Fort heureusement pour les amoureux fidèles du passé, les tensions temporelles nous rappellent que l’évolution se fonde aussi sur un double mouvement où l’éphémère, le rapide, le bref, « le temps sans mémoire, sans épaisseur historique » ne peut tenir la vedette que si, comme le disent Braudel et Porcher (relire les citations en exergue), on oublie l’histoire « sous-jacente plutôt silencieuse, à coup sûr discrète, quasi insoupçonnée de ses témoins et de ses acteurs, et qui se maintient, vaille que vaille, contre l’usure obstinée du temps<sup>10</sup>».

La didactique des langues ne saurait donc se réduire au plurilinguisme et à son idéologie vertueusement démocratique. Il arrive un moment où la bien-pensance, à force de se complaire dans la certitude de sa légitimité, en arrive à devenir carrément insupportable et même grotesque. C’est bien le cas depuis quelques années, et, comme l’écrit finalement Porcher, « *la longue durée arrive à son heure comme un destin (..) qui se joue aussi dans les mouvements lents ou violents du monde d’aujourd’hui* ». Et il ajoute ce passage que je donne à méditer aux adorateurs des années polaroid et de l’instantané : « *le temps se venge de ce qu’on a voulu faire sans lui. La tradition, partout, remonte sur la scène. Il n’y a pas que le présent dans le présent. Cette surrection continue de l’Histoire, elle est évidemment la même que celle des aspirations identitaires (.). Les hommes se réapproprient leur histoire, celle dont ils se sentent dépositaires. C’est un mouvement universel, qu’il faut se garder de croire réduit à un seul endroit du monde. Leur identité, celle qu’ils décident être la leur, est composée de leur histoire et de leur langue, sans que l’une, encore une fois, soit la mère de l’autre<sup>11</sup> ».*

## 3. Et maintenant, un quart de siècle plus tard, où en sommes-nous ?

Si j’ai choisi pour cette préface une tonalité polémique, et si je me suis appuyé sur un texte ancien de Louis Porcher pour fonder mes observations, c’est parce que je crois que les tensions entre tenants et contempteurs du plurilinguisme sont devenues assez graves en général, et, pour ce qui concerne la France et la Francophonie, celui de l’enseignement/apprentissage du français, assez caricatural aujourd’hui pour que l’on envisage de repenser entièrement le problème de la didactique des langues.

Deux publications majeures récentes devraient être largement diffusées, tant aux responsables politiques qu’aux chercheurs en didactique des langues et aux enseignants. Il s’agit du remarquable ouvrage publié en 2013 par Bruno Maurer, de Montpellier, intitulé *Enseignement des langues et construction européenne, le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante<sup>12</sup>* ; et du volume collectif dirigé

et publié par Hervé Adami, et Virginie André en 2015 (tous deux de l'Université de Lorraine), intitulé *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*<sup>13</sup>.

Ces deux écrits essentiels mériteraient une analyse évidemment impossible à réaliser dans les limites de cette Préface. Ce que les deux dénoncent avec la plus grande fermeté, c'est que le plurilinguisme est un projet plus politique que didactique dans la mesure où sa finalité est moins d'enseigner/apprendre les langues en général (et notamment la langue française en particulier), que de former un citoyen européen respectueux de la diversité.

Pour parvenir à atteindre cet objectif chimérique, des émules très radicalisés de Polyeucte, veulent détruire ce qu'ils confondent avec une idole : la langue française. Ils commencent donc par la dépouiller en ne l'envisageant que dans sa dimension communicative superficielle qui ne permet rien d'autre que des relations plus ou moins homologues entre certaines langues, vaguement culturelles et minorant délibérément les données linguistiques qu'impliquent autant la sociologie que l'ethnologie et la psychologie. Les rapports du langage et de la pensée à la réalité et au comportement, habituellement traités de façon naturelle et ludique dans la classe de langue, sont des aspects pratiquement ignorés, et pour cause, dans la mesure où l'élève est supposé acquérir des compétences dans sa langue 1 mais aussi dans sa langue 2, voire dans sa langue 3 ou 4, si tant est que son capital soit aussi riche ou susceptible de le devenir.

Mais au fond, est-ce bien nécessaire ? Si l'objectif est de « lutter contre l'exclusion sociale », à quoi bon ? La procédure méthodologique peut fort bien rester bancal puisque la langue universelle de communication est et doit rester l'anglais et seulement l'anglais pour l'ensemble de la jeunesse de l'Union européenne. Et Adami et André de rappeler très lucidement (en 4<sup>e</sup> de couverture) que « dans cette communion collective autour des bienfaits et des avantages du plurilinguisme, on a oublié qu'il devait constituer un objet d'étude plutôt qu'un objet de culte ».

A vrai dire, en lisant de près Louis Porcher et en complétant sa lecture par un simple petit saut d'un quart de siècle dans notre triste présent, on constate que le plurilinguisme n'est rien d'autre qu'un médiocre traquenard politique dans lequel pas mal d'ambitieux défenseurs de la démocratie sont en train de se perdre comme dans des sables mouvants. En fin de compte, qu'est-ce donc que ce fameux plurilinguisme sinon une déclaration de guerre post-adolescente à la plus ancienne, à la plus noble et à la plus séduisante de nos idoles. Pour ce qui me concerne, avec Louis Porcher, je choisis donc de défendre son temple et de rester son adorateur.

### **Pour conclure malgré tout, mais très provisoirement**

Le bref article que je viens de commenter avec toute l'admiration que Louis Porcher m'a toujours inspirée- s'inscrit parfaitement dans l'ouvrage qu'avec quelques-uns de ses amis (qui se trouvent être aussi les miens) nous avons composé. Ce qui frappe, c'est l'extrême diversité des thèmes traités dans cet hommage collectif : politique, didactique, pédagogie, médias, littérature, sociologie, sciences de l'éducation, philosophie...il n'est pas de question située dans le domaine de la didactique des langues que son influence n'ait pas enrichie, pas de sujet délicat qu'il ait écarté et pas de polémique qu'il ait esquivée. Non seulement il a tout abordé avec franchise, mais même avec cette qualité poétique évidente qu'était son humour toujours empreint d'indulgence et de finesse mais jamais de férocité. Le « si petit Monde » universitaire dont parle David Lodge, il en a souffert comme tout un chacun, mais peut-être de façon plus douloureuse car, sous son apparence carrée, il était sensible et même assez fragile, ce qui finalement ne faisait qu'accroître sa séduction, notamment lorsque sa belle voix grave captivait tous ses auditoires.

Louis avait le sens de la formule. Parmi toutes celles qui m'ont frappé et amusé à la fois, il en est une qui clôt l'ouvrage sur *l'Enseignement aux enfants de migrants* qu'il a codirigé en 1984 dans la Collection Essais du CREDIF, avec Ginette Barbé, Louise Peloquin-Fare et Micheline Rey. Elle me paraît prophétique et je la dédie amicalement à tous mes confrères égarés : « *Cessons, s'il vous plaît, de vouloir donner des ordres aux chercheurs comme de vouloir en donner aux enseignants, et cessons de croire que tout le monde peut tout faire tout le temps : cela revient trop souvent à faire faire n'importe quoi, n'importe comment par n'importe qui* <sup>14</sup>».

### **Présentation des auteurs et de leurs recherches**

Notre hommage permet de poursuivre l'exploration d'une œuvre exceptionnelle par la taille autant que par le contenu. Cette idée était déjà plus qu'esquissée dans le n° 7 de la revue *Repères Dorif* dirigée en Juillet 2015 par Daniel Coste et Chiara Molinari, qui se présentait sous un titre annonçant également l'immensité du territoire concerné<sup>15</sup>.

C'est, en effet, cette idée qui vient d'emblée à l'esprit et sous la plume de tous les commentateurs des écrits de Louis Porcher, à savoir le constat qu'il a construit une véritable cathédrale conceptuelle dont l'inspiration doit beaucoup aux principaux penseurs du siècle dernier qu'il a vulgarisés à notre profit, et ce dans tous les domaines de connaissance possibles, qu'il s'agisse de création poétique, de lecture littéraire ou médiatique, de langage de spécialités, de sociologie, de

sociolinguistique appliquée à la formation de travailleurs de bas niveaux de qualification, de migrants, d'enfants de migrants, de reconstruction de l'organisation universitaire en ce qui concerne l'enseignement du français langue étrangère avec la création des filières de licence, maîtrise et doctorat, de définition des cursus de formation en français langue étrangère, d'évaluation des compétences, des certifications à chaque niveau... et l'on pourrait poursuivre longuement cette série en rappelant toutes les références qu'il a étudiées et mises en lumière pour élargir l'empan conceptuel de nos tentatives d'explication ou de théorisation. Le Conseil de l'Europe a souvent évolué en parallèle avec lui et l'on peut certainement, sans offense, se demander si parfois il n'a pas un peu pris quelques idées nouvelles dans la copie de Louis Porcher, la réciprocité n'étant évidemment pas exclue.

Ce préambule explique en grande partie la décision que nous avons prise de ne pas donner à cet ouvrage le préalable obligatoire d'un plan qui nous paraissait parfaitement artificiel<sup>16</sup> car le trait de caractère fondamental de Louis Porcher, c'est sa boulimie de connaissances nouvelles, mais aussi son parti pris de désordre<sup>17</sup> joint à une capacité d'oubli assez phénoménale. Il le dit lui-même, par exemple, dans la déclaration liminaire aux *Mélanges* qui lui ont été offerts en 2003 sous la direction de Dominique Groux et de Henri Holec (l'Harmattan, p.19) : « *J'ai la caractéristique (le défaut ? A voir) de ne jamais conserver, sauf par hasard les travaux que j'ai publiés. Une fois écrits, a fortiori, une fois publiés, ils ne m'intéressent pas* ».

Finalement, donc, nous avons décidé, pour cet ouvrage, de suivre l'ordre purement et simplement alphabétique des noms de nos auteurs, allant de André Abbou à Laurence Vignes en passant par Sophie Aubin, Marie Berchoud, Serge Borg, Jacques Cortès, Jacques Demorgon, Clara Ferrão Tavares, Claude Germain et François Mariet. Aucune préséance, aucune place d'honneur, pas de plan. Il y a dans ce choix, une forme d'approche iconoclaste des grands principes prônés par l'Université de tous les pays, mais je suis sûr que Louis aurait apprécié cette fausse désinvolture car il aurait compris qu'elle constitue, en réalité, un hommage à sa grande liberté d'esprit.

Ce qui rassérène tous ses lecteurs, en effet, c'est qu'on ne trouve jamais chez lui, en dépit de sa haute dimension scientifique, cette espèce d'esprit adolescent qui se manifeste d'abondance, à toutes les époques et dans tous les domaines quelque peu nouveaux de la recherche où le néophyte enthousiaste (parce que récemment converti) croit devoir « faire scientifique » en alourdissant ses écrits de mots cabalistiques, amphigouriques et nébuleux, habituellement qualifiés d'abscons, sans doute parce que la sonorité finale ambiguë de ce dernier synonyme fait toujours un peu sourire. Sur la question des néologismes, je renvoie à Roman

Jakobson et notamment à ses *Essais de Linguistique Générale* où l'on trouve des choses fort amusantes<sup>18</sup> qui, heureusement, ne sont jamais vérifiables dans les écrits de Louis Porcher.

Tentons donc une petite incursion analytique et présentatoire dans les 10 articles que nous avons rassemblés :

**André Abbou** - ancien directeur du Service de la communication et de la diffusion en français au Commissariat Général à la langue française, et Président de l'Observatoire français et international des industries de la langue - se penche avec la plus grande inquiétude sur la situation actuelle de la francophonie pour laquelle, il fait le constat d'une décadence commencée avec la décolonisation puis accélérée par les crises mondiales que les divers gouvernements de la République ne sont pas parvenus à enrayer. Son texte, d'une lucidité totale, est un réquisitoire sévère mais juste sur ce qu'il appelle « le lent déclin de la francophonie » avec l'affaiblissement progressif et même la disparition de tous les organismes un temps chargés de servir de support à l'action francophone. S'il salue la politique de De Gaulle et celle de Mitterrand, il déplore l'absence de plus en plus nette d'une francophonie active et rend à Louis Porcher, qu'il a bien connu, un hommage chaleureux. On lira cet article ferme et même implacable avec le sentiment d'une dégringolade organisée de notre politique francophone. Il semble, hélas, que cette prédiction soit de plus en plus vérifiée, à moins d'un sursaut qui ne semble pas, pour l'instant du moins, envisageable.

**Sophie Aubin** - Professeur à l'Université de Valencia (Espagne), Vice-présidente du Gerflint et directrice de son Pôle éditorial - tente l'impossible qui consiste à nous faire découvrir les principes fondamentaux qui gouvernent l'œuvre de Louis Porcher. Et cet objectif audacieux est bien atteint. Elle montre avec clarté, parmi bien d'autres qualités de Louis Porcher, deux aspects humanistes importants de son œuvre. **D'abord** son caractère polémique en ce qui concerne les rapports tendus qu'il entretint avec la linguistique en général et avec la didactique du FLE en particulier. Il est bien connu, en effet, que Louis Porcher a été constamment agacé (c'est le moins qu'on puisse dire) par la domination de la linguistique sur la didactique du français, et qu'il s'est beaucoup battu pour complexifier le champ épistémologique de cette dernière par l'apport de la sociologie, et, avec elle, de la plupart des sciences humaines et sociales (anthropologie, psychologie, politique, géographie, histoire etc.). **Ensuite** parce que Porcher ne pouvait considérer l'enseignement/apprentissage d'une langue étrangère que dans le cadre d'une grande liberté d'action mais aussi en ayant le souci permanent de lutter contre les inégalités sociales ou ethniques, face à l'apprentissage d'une langue vivante, notamment le français dont il souhaitait qu'on reconnût l'importance capitale par

une formation scolaire et universitaire mobilisant nécessairement, outre la découverte progressive et l'approfondissement du système, l'émotion, l'affectivité, la générosité, l'humour, l'humanisme, la profondeur en un mot, qui étaient pour lui des vertus capitales. Bien entendu, tout au long de son article, Sophie Aubin montre avec clarté l'influence de Bourdieu sur la pensée de Louis Porcher, une influence très fidèlement et respectueusement reconnue par lui, mais dont il a tiré les conséquences énonciatives et poétiques qu'exigeait la réorientation de la recherche en Didactique des langues en général et surtout en didactique du français en particulier. Car on ne peut rien comprendre à l'œuvre de Louis Porcher si l'on minore, selon une mode courant les rues aujourd'hui, l'importance toujours capitale de cette richesse spirituelle de la langue française (et du reste aussi, de bien d'autres grands idiomes historiques) dans un monde globalisé de plus en plus étroit, bridé et corseté par une mondialisation tellement entichée de pseudo-démocratie communicative qu'elle en arrive à aplatir frénétiquement toutes les langues historiquement véhiculaires de la pensée. Et cela de la main gauche (celle du cœur), tout en prônant ouvertement de la main droite (celle du portefeuille de l'économie mondialisée) l'instauration d'un monolinguisme planétaire qui reçoit visiblement partout le meilleur accueil de la part de nombreux ministres en charge de l'Éducation de bien des pays, dont la préoccupation majeure est de freiner des quatre fers en matière de dépenses éducatives estimées inutiles ou obsolètes. On peut comprendre cela, mais quel gâchis!

**Marie Berchoud** - Professeur à l'Université de Bourgogne et spécialiste reconnue de méthodologie en didactique des langues - construit sa contribution sur un article célèbre de Louis Porcher, publié en 1976 dans les ELA, et dont le titre très provocateur : « Monsieur Thibaut et le Bec Bunsen » était une charge contre la didactique des langues, d'autant plus sévère qu'elle était formulée de façon évidemment ironique. On sait, en effet que Monsieur et Madame Thibaut et leurs deux enfants, Pierre et Catherine, sont les héros pratiquement éponymes de la Méthode VIF (*Voix et Images de France*), élaborée et diffusée par le CREDIF au début des années 60 du siècle dernier, et qui était fondée sur les bases théoriques de la méthodologie structuro-globale et audio-visuelle (SGAV) de Saint-Cloud Zagreb, à laquelle étaient respectueusement associés (et le sont toujours à ma connaissance) les noms de Petar Guberina et de Paul Rivenc. On a largement exagéré la critique de Porcher, car, en réalité, entre 1960 et 1976, le SGAV n'était évidemment pas resté coincé les deux pieds dans le même sabot, et avait déjà entrepris bien des évolutions salutaires. Mais, ce que Louis Porcher voulait dire à son tour, et avec un zeste d'humour provocateur pour plus d'efficacité, c'est que la décennie 70-80 devait épouser les obligations de son temps, et, tout particulièrement ouvrir plus

largement qu'auparavant la Didactique des Langues, à ce que l'on a appelé, à l'époque, *le français Fonctionnel* (en gros, au départ, celui des sciences dures, des techniques et des métiers) qu'il fallait envisager d'enseigner avec d'autres méthodes que celles qui avaient prévalu et réussi jusque-là pour des publics de boursiers uniquement soucieux de s'intégrer à la vie quotidienne française dans ses différents aspects. L'article de Marie Berchoud présente avec verve et esprit ce climat nouveau, et notamment le fait important que, pour Louis Porcher, il ne s'agissait pas d'enseigner un français auquel on accolerait le qualificatif de fonctionnel, mais de déterminer la possibilité d'enseigner fonctionnellement le français. L'enjeu n'était donc pas de construire des manuels nouveaux, clés en main, mais de poser les bases d'une nouvelle méthodologie capable de permettre à chacun de prendre en charge, *hic et nunc*, et en collaboration avec les élèves en formation, des démarches traitant spécifiquement les besoins de chaque groupe, voire de chaque apprenant. L'article de Marie Berchoud apporte un bel éclairage pour comprendre l'évolution des idées sur 40 années très passionnantes de la didactique des langues (1976-2016).

**Serge Borg** - Professeur à l'Université de Franche Comté, Vice-Président fondateur du Gerflint et Président d'Héraclès - aborde un thème complémentaire du précédent qui montrait déjà l'intérêt primordial accordé par Louis Porcher à la méthodologie. Serge Borg reprend ici, en grande partie, les observations, analyses et conclusions qu'il avait présentées dans sa thèse de doctorat sur la *Notion de Progression*<sup>19</sup>, puis dans le livre de même titre qu'il a publié chez Didier en 2001, ouvrage dont j'ai eu l'honneur d'écrire la préface où je disais ceci : « Serge Borg étudie la notion de progression de façon savante, vivante et précise. La forme du discours est parfois d'une rigueur redoutable (.) mais le poids des mots n'exclut jamais, non pas le choc mais le charme des images concluant avec bonheur, et non sans humour parfois, les démonstrations les plus austères ». Ce que Serge Borg exprime avec la plus grande sincérité, c'est sa dette à l'égard de Louis Porcher dans la manière d'analyser par le menu l'ensemble des composantes de cette notion capitale de **progression**, permettant de ne plus confondre la Didactologie des Langues-Cultures avec la Linguistique dans ses dérives sociales. La notion est envisagée d'abord dans ses différentes caractéristiques à partir de 6 points de vue distincts : enseignant, enseigné, instrument éducatif, matière enseignée, méthode, objectif à évaluer. Sur cette large base comparative, toutes les méthodologies historiques, depuis la plus ancienne (grammaire-traduction) jusqu'aux plus récentes (approches communicatives et approches par compétence) sont l'objet d'une nouvelle évaluation rigoureuse. Ce à quoi parvient la démonstration, c'est à une conclusion générale où Serge Borg rend hommage à Louis Porcher qui a bien

montré la « plasticité » des concepts opératoires de la didactologie des langues-cultures. Et Cela l'entraîne à formuler deux conséquences :

- d'abord envisager «une véritable théorie de la progression »,
- ensuite s'extraire de *la tradition monocentrique* qui, pendant des siècles, a reposé sur le seul et unique registre de la centration sur la matière (vocabulaire, et grammaire principalement).

On débouche, en effet, sur un *polycentrisme opératoire* où l'approche devenue *systémique et complexe au sens d'Edgar Morin* (fluidité, mouvement, souplesse et adaptabilité) remet à sa juste place, terme à terme, *la démarche analytique classique* (solidité, permanence, rigidité et stabilité). Et Serge Borg de conclure que la légitimité des théories de Louis Porcher fait de lui « un penseur qui a marqué son temps et qui nourrira à jamais notre pensée didacticienne ». Nous lui en donnons acte bien volontiers.

**Jacques Cortès.** C'est à moi que revient l'honneur de parler de Louis Porcher romancier puisque nous avons conçu ensemble et codirigé la collection *Coup de Plume* publiée par Hatier en 1984, où Louis avait participé au concours (c'en était un) en publiant lui-même un roman de 129 pages intitulé *Archives de la Presqu'île légende*. Son goût pour l'écriture artistique en général, pour la poésie surtout et pour le roman, de façon plus discrète, est assez bien connu et authentifié par différents travaux publiés, parmi lesquels je ne retiendrai que quelques exemples : 1984, chez Armand Colin et sous le pseudonyme de Georges Greffier, *Les trois motards en Algérie* ; en 2000, *Récit d'une enfance vendéenne* ; en 2001, *Chronique d'un jeune homme devenu vieux* ; en 2004, *Une vie en diagonale* (Ces 3 dernières publication chez L'Harmatan). Mais on peut aussi signaler *Poèmes à l'école* en 1980, chez Armand Colin, en collaboration avec Bernard Blot, et sa participation au livre dirigé par Jean Peytard au CREDIF, *Littérature et classe de langue*, coll. LAL, avec un article ayant pour titre « Lecture subjective de Bourdieu », p.94-102. J'arrête là ce bref florilège en soulignant toutefois une idée que je vais reprendre pour son roman : Louis Porcher pensait que l'enseignement de la poésie et de la littérature était une absolue nécessité pour toutes les langues, mais particulièrement pour la langue française que l'on ne peut espérer maîtriser par le seul appui d'un enseignement traditionnel de type grammaire et vocabulaire. La littérature et la poésie sont le chemin obligatoire dans l'enseignement/apprentissage des langues-cultures. Cette observation de sagesse pourrait être signalée à ceux qui, aujourd'hui, investissent toute leur pédagogie dans la superficialité des échanges quotidiens qu'encouragent les théories du plurilinguisme.

Mais la seule œuvre au sens imaginaire, philosophique, social, politique, inventif, psychologique, vertigineux, sadique, maladif, mortifère et même nauséux au sens sartrien du terme, c'est ce récit des *Archives de la presqu'île légende*, étalé dans la durée sur une quarantaine d'années et, dans l'espace, au sein d'un domaine concentrationnaire rigoureusement fermé. Je ne vais évidemment pas refaire ici le « pitch » de cette œuvre étrange d'aventures immobiles sèches et désespérées dont le héros, trop faible et trop lâche pour fuir, accepte de tourner en rond jusqu'à sa mort, constamment habité par son absence de désirs et sa veulerie devant des puissances occultes qu'il hait mais auxquelles il obéit pourtant de façon pathétique. Atmosphère morbide, rythme lent et monotone qui n'est pas sans rappeler caricaturalement la vie qui est parfois la nôtre avec sa solitude et ses tempêtes sans émotion. Aucune possibilité de délivrance car nulle mystique allégorique ou poétique ne vole au secours du héros et de son lecteur. Aucun merveilleux, aucune féerie, aucun fantastique pour colorer les rêves mélancoliques d'un adulte consentant à qui tout est interdit par des règles implacables. L'œuvre d'art (celle-là comme n'importe quelle autre) est envisageable sous une multiplicité d'angles. C'est sans doute là le dessein romanesque de Louis Porcher : toujours tenter de retrouver dans la langue littéraire et poétique cette part de mystère, cette recherche de sens, cette quête d'un Graal inaccessible pour enchanter ou ré-enchanter toute tentative profondément humaniste à dimension formatrice et/ou auto-formatrice de déchiffrement du cosmos qui nous entoure. Au-delà de toutes les interprétations connotatives, l'enjeu pédagogique majeur de ce roman expérimental est certainement là, et il est capital si l'on ajoute à la rigueur de tous les raisonnements potentiels sérieux, la part d'humour qui a toujours nourri chaque projet de Louis Porcher.

**Jacques Demorgon**, philosophe et sociologue, est l'auteur connu et apprécié de nombreux essais consacrés à l'interprétation culturelle du monde. Il est aussi, avec la collaboration de Nelly Carpentier (Maître de Conférences à Paris 5 Sorbonne), le Rédacteur en Chef de la revue du Gerflint *Synergies Monde Méditerranéen*. Il vient de publier *L'Homme antagoniste*<sup>20</sup>, véritable Somme de travaux portant sur l'Histoire de l'humanité, où il démontre que sans antagonisme l'univers que nous connaissons plus ou moins bien n'existerait pas. Si tout était homogène en effet, donc simplement répétitif, sans tensions, sans différences, sans chocs, sans combats, sans rivalités, sans ruptures et sans zizanies, c'est tout simple, quel que soit le domaine envisagé (biologique, social, physique, cosmologique, culturel, historique ; politique, pédagogique etc..) tout disparaîtrait ou, du moins, se détériorerait rapidement. De là à dire que nos ennemis et adversaires nous sont nécessaires, il n'y a qu'un pas que Jacques Demorgon franchit avec maestria, tout au long des 400 pages passionnantes de son livre, où il nous amène à comprendre,

notamment, le très fameux phénomène de la Néoténie<sup>21</sup>. Sans entrer dans le détail de son monumental essai, observons que pour faire bouger le monde, et plus encore pour le changer, le consensus n'est pas, quoi que disent à ce propos, les moralistes patentés de la bien-pensance, le chemin du progrès, mais plutôt celui de la stagnation, de la rétrogradation, du déclin et même de la décrépitude. C'est dans cette tonalité générale (que je ne fais ici qu'esquisser), que se situe la rencontre posthume entre Jacques Demorgon et Louis Porcher, et notamment la problématique antagoniste, au niveau de l'interculturel, qui les unit profondément et à laquelle je souscris également pour une bonne part. Sans entrer dans trop de détails, disons que la nature antagoniste de la pensée de Louis Porcher, se manifeste déjà dans la « dispersion » de ses écrits régulièrement écartés de toute idée de système, mais aussi dans l'intérêt qu'il a très tôt manifesté pour les ouvrages volontiers « déstabilisants » de Bourdieu et de Bachelard. En témoigne aussi l'idée de dialogisme souvent invoquée mais qui ne signifie pas obligatoirement - disons même souvent pas du tout - l'idée de consensus pour mieux mettre en évidence le « double visage destructeur et constructeur de l'antagonisme humain ». Revenant sur les Archives de la Presqu'île Légende, Demorgon montre la « lutte à mort entre un système de pouvoirs et des individus désemparés qui n'avaient pas imaginé cela ». L'article procède alors selon un crescendo conduisant le lecteur à comprendre l'évolution de Louis Porcher dans une ambivalence humaine partagée entre l'absolu et l'infini, donc dans une complexité continue dans laquelle l'humain peut vivre des moments de centration conduisant à des blocages culturels débouchant sur « une culture sociologique de l'inhumanité du monde » ou, *a contrario*, « dans un flux ininterrompu de décentrations aboutissant à des déconstructions auxquelles il est possible de ne pas adhérer aveuglément pour le simple prétexte de leur nouveauté. Article riche, copieux, à lire et à relire comme, du reste, l'ouvrage qui vient à peine de paraître et que la revue *Synergies Europe* recommande sans réserve.

**Clara Ferrão Tavares**, Professeur à l'Université de Aveiro et membre de l'Institut polytechnique de Santarem, a également lancé et dirigé au Gerflint la revue *Synergies Portugal*. Disciple de Robert Galisson avec qui elle a soutenu 2 thèses de doctorat (3<sup>ème</sup> cycle en 1984 et Nouveau régime en 1991) qui, toutes deux portaient sur la même thématique générale (évidemment revue, corrigée et augmentée de l'une à l'autre) et auxquelles elle a donné le même titre : *Les comportements non verbaux des enseignants en classe de français langue étrangère* ». Les liens entre les travaux présentés *supra*, et même comme nous le verrons, avec celui de l'auteur qui suit (Laurence Vignes) sont donc très nets puisque la didactique des langues est le thème central de l'article. Sous l'influence annoncée d'un texte de Louis Porcher publié en 1985 dans la revue les ELA : « l'Intéressant et le démonstratif : à propos

du statut de la didactique des langues et des cultures », elle propose à son tour un titre presque en miroir : « l'intéressant et le démonstratif » qu'elle complète par une courte apostille : « à propos des zones de proximité des communications médiatiques et académiques ». Pour Clara, l'intéressant est certainement une qualité mais qui peut n'être que superficielle. D'où l'idée complémentaire, chez elle comme chez Porcher, du « démonstratif » qui implique la mise en place d'un dispositif capable de parvenir à la compréhension, en profondeur, de ce processus multimodal (donc éminemment complexe) qu'est la communication en général, celle surtout du maître du jeu, l'enseignant dans sa classe, face à ses élèves. L'article, on le verra, est un riche recueil de considérations visant toutes à tenter de définir, dans le sillage de Louis Porcher, une « pragmatique de la gestualité » dès lors que l'usage de la télévision permet de problématiser le geste dans ses différentes valeurs sémiologiques, sociologiques, psychologiques etc., donc de faire appel à des disciplines convergentes que l'auteur définit comme des « zones de proximité des communications médiatiques et académiques ».

**Claude Germain**, Professeur émérite de l'UQAM<sup>22</sup>, est un spécialiste internationalement reconnu de l'enseignement des langues (secondes ou étrangères). Dans son impressionnante bibliographie, je ne retiendrai (et je regrette cette radinerie) que l'ouvrage qu'il a publié en 1993 chez CLE International (dans la collection dirigée par Robert Galisson) et qui a pour titre *Evolution de l'Enseignement des Langues : 5000 ans d'Histoire*. Cet ouvrage, en effet, quoique vieux de presque ¼ de siècle, mérite d'être relu à la fois pour la cohérence des idées qu'il développe en matière de plurilinguisme entre autres, pour la richesse de ses références, mais aussi pour la sagesse des choix préconisés qui ne remettent jamais en question le statut véhiculaire de la langue française.

L'article proposé ici par Claude Germain envisage le concept d'universel-singulier (emprunté par Louis Porcher à Hegel, il y a quelques décennies) qui permet de croiser « la raison dialectique de l'universel » présent dans n'importe quel concept ou situation, avec celle du *particulier* qui en est la manifestation spécifique dans tout environnement spatio-temporel déterminé, donc variable à l'infini. D'où la possibilité et même la nécessité didactique et pédagogique d'établir chaque fois un comparatif de nature interculturelle, souligne Claude Germain, qui est « la dimension la plus complexe de la Didactique des langues étrangères ». On sait, du reste, que c'est là, en gros, l'utilisation que l'on a pu faire de ce concept d'universel-singulier « examiné dans une perspective pédagogique étroite, comme une voie à suivre pour combler les lacunes du communicatif en réintroduisant une manière d'enseigner culture/civilisation ».

En ce qui concerne la question des universaux, Claude Germain observe que la linguistique générale, exception faite de Chomsky, n'a pas vraiment retenu

l'attention, mais, sous l'influence des travaux de Porcher, il a pensé possible de donner un éclairage supplémentaire à cette notion en se plaçant « dans le domaine des neurosciences cognitives », à partir desquelles il développe sa pensée de façon très stimulante dans la deuxième partie de son article. Claude Germain, je le rappelle, est avec J. Netten, à l'initiative des recherches qui, au Canada, à partir des travaux de Michel Paradis (Mc Gill University) et des conceptions de Vygotsky sur l'interaction sociale, a développé l'ANL (Approche Neurolinguistique) pour la Didactique des langues<sup>23</sup>.

François Mariet, Professeur spécialiste des médias, de leur passage au numérique, de leur gestion et de leur marketing, enseigne à l'Université Paris-Dauphine. Il a été aussi à la fois le disciple et l'ami de Louis Porcher qui, le tenant en très grande estime, a publié avec lui plusieurs ouvrages. L'excellent article que François Mariet propose ici est fondé sur le constat des progrès fantastiques du numérique dont résulte le problème d'une institution éducative à repenser entièrement dans cette perspective, la culture des jeunes s'étant radicalement transformée depuis un peu plus de quarante ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Porcher publiait *l'Ecole parallèle* en 1973 et *Vers la dictature des médias* en 1975, ouvrages qui, quoique un peu vieillis aujourd'hui sur certains points purement techniques, méritent philosophiquement d'être relus quant à leur fond global qui reste d'une grande pertinence.

L'idée que l'école de la République est « une institution de reproduction » (Bourdieu et Passeron) est certainement une lacune connue à corriger mais ce que j'apprécie particulièrement chez Louis Porcher (et donc dans les commentaires de François Mariet), c'est que ce qui importe pour lutter contre les inégalités, c'est de défendre la langue du pays où l'on vit. Cela vaut autant pour les enfants français d'origine que pour les nouveaux arrivants issus de l'immigration. Pour ces derniers, il faut certainement lutter contre la tendance à recourir, même si l'intention est bonne, à la langue, et donc avec elle, à la culture d'origine. En Amérique, les « hispanics » ont surtout besoin d'apprendre l'anglais ; en Allemagne, les Turcs ont surtout besoin d'apprendre l'allemand, et en France, les Maghrébins ont surtout besoin d'apprendre le français. Et Mariet de souligner : « *il me semble que l'on ne lit pas Louis Porcher comme il faut si l'on perd de vue combien il insistait sur l'enseignement primordial de la langue de l'économie d'un pays, indépendamment des contenus et de leur degré de légitimité culturelle. Cette langue est la première condition de la réussite, et c'est elle qui manque le plus aux plus démunis et assure leur indispensable « sécurité linguistique »*

Mais ce point étant bien précisé et admis, la deuxième partie de l'article de François Mariet est très claire sur la nécessité de donner à la jeunesse contemporaine

une formation solide en matière de maîtrise des médias, car, dit-il, « *Louis Porcher, lucide et réformiste, voyait poindre un désastre scolaire et multipliait les mises en garde. En réclamant de l'école qu'elle cesse de fustiger les médias, il demandait qu'elle se rapproche du vrai monde* ». Mais ce n'est pas dans une course aux équipements numériques (..) et dans leurs mises à jour constantes qu'il faut envisager l'avenir de l'école publique mais « *plutôt essayer d'imaginer des dispositifs éducatifs préparant les enfants (et sans doute les parents et adultes) à l'économie numérique dans laquelle nous ne faisons que rentrer* ». Paroles non pas prophétiques mais de simple et solide bon sens. L'école n'est pas là pour donner tête baissée dans les modes capricieuses au gré du marché, mais, pour « *préparer les enfants aux changements permanents de paradigme (..) elle doit surtout enseigner ce qui est constant, qui est à définir* ». L'article de François Mariet est à lire et à méditer car il donne de la modernité une image enfin sérieuse tant sur les plans linguistique que technico-économique où les dérapages destructeurs les plus fantaisistes se développent depuis quelque temps dans une incongruité confondant vitesse et précipitation.

**Laurence Vignes**, Maître de Conférences à l'Université de Rouen a soutenu une thèse de doctorat sous la direction du regretté Bernard Gardin en 1996, qui portait sur le sujet suivant : *Pénétration et diffusion des mots de l'écologie dans le discours politique*. C'est une solide spécialiste de la formation de formateurs dans le domaine de l'enseignement/ apprentissage du français langue étrangère.

Son article, comme le précédent, porte sur la possibilité de développer une « pragmatique de la gestualité », domaine sémiologiquement, sociologiquement et psychologiquement capital mais dans lequel, malheureusement, la France offre encore, relativement aux pays anglo-saxons, assez peu de travaux. Il se trouve cependant que Geneviève Calbris, Ingénieur de recherche au CREDIF à l'École Normale Supérieure de Fontenay/ Saint-Cloud, a publié en 1989, avec précisément comme co-auteur Louis Porcher, un ouvrage qui est au centre de l'article de Laurence Vignes : *Geste et Communication*<sup>24</sup>. C'est sur cet ouvrage que porte en grande partie l'analyse de Laurence Vignes.

Son article nous propose, d'emblée, un titre magnifique : « Pour la beauté du geste : plaidoyer pour une didactique de la gestualité ». Après une tentative de classement des gestes où l'on voit apparaître la difficulté de généraliser l'interprétation de chacun dans la mesure où certains sont particuliers à chaque communauté socioculturelle, Laurence Vignes tente d'esquisser, sur le modèle de la pragmatique linguistique, quelque chose d'équivalent pour la gestualité, afin que cette dernière soit effectivement intégrée dans l'enseignement de la didactique des langues. Pour Porcher, en effet, le geste n'est pas seulement « un supplément d'âme » mais un

véritable acte de communication, une pratique sociale comme une autre, donc appelant et même exigeant étude et approfondissement. De toute évidence, des malentendus peuvent se produire et la prudence est de rigueur, mais Porcher a bien raison de souhaiter la mise en place d'une didactique de la gestualité car il est plus que souhaitable que la France, sur une question aussi liée au sens (dont les fuites, gambades et nuances sans cesse changeantes même au niveau de l'écrit et de l'oral, sont tout aussi délicates à interpréter que les gestes) ne se laisse pas distancer par les travaux de nos collègues anglais particulièrement riches dans ce domaine. Comment ne pas souscrire, dès lors, au vœu de Laurence Vignes souhaitant que la gestuelle, et, d'une façon générale, l'expression du sens par le corps tout entier, obtienne enfin « un réel statut disciplinaire, digne de la didactique ».

Tous mes remerciements à André Abbou, Sophie Aubin, Marie Berchoud, Serge Borg, Jacques Demorgon, Clara Ferrão-Tavarès, Claude Germain, François Mariet et Laurence Vignes pour leur belle contribution à ce numéro en hommage à Louis Porcher.

#### Références

- Adami, H., André, V. 2015. *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue. Regards pluridisciplinaires*. Peter Lang SA. Berne Suisse : Éditions scientifiques internationales.
- Braudel, F. 1990. *La Méditerranée T1*. Paris : Armand Colin.
- Kouchner, B. 2006 *Deux ou trois choses que je sais de nous*, Paris : Robert Laffont.
- Maurer, B. 2013 *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme nouvelle idéologie dominante*. E Paris Éditions des archives contemporaines.
- Morin, E. 1962. *L'esprit du temps. Essai sur la culture de masse*. Paris : Grasset.
- Porcher, L. 1993. « La proximité du lointain et l'enseignement des langues ». *Annales littéraires de l'Université de Besançon, Mélanges Pétard T2*, P. 717 et s.

#### Notes

1. Fernand Braudel, la Méditerranée, T.1, Armand Colin, 1990, p.22.
2. Louis Porcher, « la proximité du lointain et l'enseignement des langues » *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, Tome 2, p.71, 1993.
3. Bernard Kouchner, *Deux ou trois choses que je sais de nous*, Robert Laffont, 2006.
4. Louis Porcher, *ibid.* p.713.
5. Edgar Morin, Paris Grasset, 1962.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.* p.715
9. *Ibid.*
10. Fernand Braudel *ibid.*
11. *Ibid.*p.717
12. Bruno Maurer, Editions des archives contemporaines, 2013.
13. Hervé Adami et Virginie André, Peter Lang, 2015.

14. 1984, op.cit. p.158.
15. Des médias à l'éducation comparée : les diagonales de Louis Porcher.
16. Peut-être peut-on se risquer à citer ici Edgar Morin qui, dans *Eduquer pour l'ère planétaire*, Balland 2003, p.13-14, écrivait ceci : « Un plan pour acquérir des idées n'est profitable que s'il nous incite à l'abandonner (.). S'accrocher avec rigueur à un plan de recherche d'idées constitue une anesthésie pour l'intuition ».
17. « Souvent un beau désordre est un effet de l'art » (Boileau, *Art poétique* Chant II)
18. « Ne chicanons pas sur la terminologie, disait Roman Jakobson, si vous avez un faible pour les néologismes, employez-en. Vous pouvez même appeler ceci « Ivan Ivanovitch », du moment que nous savons tous ce que vous voulez dire » *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963, p.30.
19. *La Notion de progression*, Didier 2001, 175 p.
20. Ouvrage récemment paru (2016) Chez Economica - Anthropos.
21. Ce concept fut inventé au XIXème siècle, en Allemagne par le biologiste J.Kollman. Dérivé du grec *néos* pour « jeune » et *tenein* pour « prolonger », la néoténie - nous explique Jacques Demorgon - est en relation avec l'évolution des espèces qui, pour des raisons de survie, peuvent être amenées à se reprogrammer. Nous n'évoquerons pas ici cet aspect très complexe des théories de l'évolution animale, mais le livre de Demorgon est à lire.
22. Université du Québec à Montréal
23. Les fidèles lecteurs des travaux publiés par le Gerflint, au-delà de cet article, peuvent se reporter, sur notre base en accès libre et gratuit (<http://www.gerflint.fr>), à deux autres excellents articles de Claude Germain et J. Netten :  
2011, dans *Synergies Chine* « Impact et conception de l'acquisition d'une langue seconde ou étrangère sur la conception de la langue et son enseignement », p. 25-36.  
[En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Chine6/germain.pdf> [consulté le 10 octobre 2015].  
2013, dans *Synergies Mexique*, Grammaire de l'oral et grammaire de l'écrit dans l'Approche neurolinguistique », p. 15-23. [En ligne] : [http://gerflint.fr/Base/Mexique3/Germain\\_netten.pdf](http://gerflint.fr/Base/Mexique3/Germain_netten.pdf) [consulté le 10 octobre 2015].
24. Geneviève Calbris, Louis Porcher, *Geste et Communication*, Paris, CREDIF - Hatier, 1989, 223 p.